

TAHAR BEN JELLOUN

ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE

MARC LAMBRON

LEÏLA SLIMANI

NOUVELLES
de
MARRAKECH



■ CASSI EDITION

TABLE DES MATIÈRES

RENCONTRE AVEC LA LUMIÈRE <i>Tahar Ben Jelloun</i>	11
MAWAKECH <i>Adélaïde de Clermont-Tonnerre</i>	23
STRANGERS IN THE RIAD <i>Marc Lambron</i>	37
LA MAISON BLEUE <i>Leïla Slimani</i>	51

L'écrivain Paul Pearsons est mort le 17 novembre 2016 à Marrakech et sera inhumé dans cette ville qui inspira toute son œuvre.

EN DÉCOUVRANT cette dépêche de l'AFP, j'ai été bouleversé. J'avais complètement oublié l'existence de cet écrivain qui avait pourtant bercé mon adolescence. En apprenant sa disparition, je me suis souvenu des nouvelles lues, l'été de mes seize ans, dans la maison de mes parents en Normandie. Dans ces histoires, l'auteur mettait en scène des personnages extraordinaires à la frontière du réel et du fantastique. Longtemps, j'ai été hanté par la silhouette de ces femmes sorcières, par l'ombre projetée des conteurs de la place Jemaa el-Fna, dont Pearsons savait si bien raconter le quotidien.

J'ai bondi de ma chaise et je me suis précipité dans le bureau de mon rédacteur en chef. À ma grande surprise, il n'avait jamais entendu parler de l'œuvre de Pearsons.

« Paul comment ? » m'a-t-il demandé.

Je lui ai raconté ce que je savais de cet homme, c'est-à-dire pas grand-chose. Qu'il était né en Angleterre, dans une famille aussi fortunée qu'excentrique, et qu'il s'était installé à Marrakech dans les années cinquante pour ne plus jamais en repartir. À la fin des années soixante-dix, la publication de ses recueils de nouvelles en avait fait une célébrité dans le milieu littéraire.

D'autant que le personnage de Pearsons était auréolé de mystère. Personne n'avait jamais réussi à l'interviewer et les rares photos que l'on avait de lui dataient de sa prime jeunesse. On ne savait rien de sa vie privée, ni du lieu exact où il habitait.

Mon rédacteur en chef m'a écouté avec intérêt.

« Voilà un excellent début pour un article dans le numéro de décembre. Tu prends un billet d'avion et tu vas là-bas. Je veux savoir qui était ce Paul. Paul comment déjà ? »

Le lendemain, à l'aube, j'ai embarqué dans un vol à destination de la ville ocre. C'était la première fois de ma vie que je m'y rendais. Je ne connaissais cette ville qu'à travers les récits oniriques de Pearsons. J'étais à la fois très excité et un peu inquiet de me trouver confronté à sa réalité. J'avais peur d'être déçu, de ne plus pouvoir me réfugier dans ses rêveries une fois que le réel serait venu les contredire.

Nous étions en novembre. J'avais quitté un Paris gris et pluvieux, où un vent glacial commençait à souffler. L'aéroport de Marrakech ressemblait à une immense ruche blanche et, à travers les alvéoles, un soleil franc et chaud transperçait. J'ai fixé pendant quelques minutes le bleu intense du ciel. Ce bleu qui figurait sur l'un des livres de Pearsons ; il avait choisi pour la couverture un célèbre tableau de Majorelle.

Pour débiter mon enquête, je ne disposais que de peu d'indices. J'avais réussi à découvrir que Pearsons avait été enterré la veille, dans le cimetière de la ville. C'est donc là que je me suis rendu. J'ai expliqué ma demande au chauffeur de taxi devant l'aéroport. Il ne connaissait pas le mot français « cimetière » et il a fait appel à un collègue pour lui traduire la destination. J'ai

su qu'il avait compris quand il s'est tourné vers moi, la mine triste, le regard désolé. Il a posé la main sur mon épaule, croyant sans doute que j'avais fait ce voyage pour venir me recueillir sur la tombe d'un ami ou d'un membre de ma famille.

Nous avons traversé la ville qui baignait sous une lumière dorée. Face à moi, la palmeraie semblait comme figée dans le temps. Les palmiers hiératiques se dressaient, témoins silencieux de siècles d'histoires. M'est revenu en mémoire un récit de Pearsons où ces arbres jouaient un rôle étrange. La nuit, lorsque le froid gagnait cette ville entre montagne et désert, les arbres prenaient vie. Leurs palmes s'agitaient comme des cheveux et leurs troncs se mettaient en mouvement. Leurs branches couvertes de dattes devenaient de longs bras alourdis de breloques. Ils étaient à moitié plantes et à moitié femmes.

C'était la première fois que je pénétrais dans un cimetière musulman. Le taxi m'a déposé devant l'entrée et je me suis avancé, un peu gêné, vers l'homme accroupi sur le trottoir. Il portait une longue djellaba blanche et un petit bonnet en crochet sur le crâne. Il m'a souri et après m'avoir serré la main, il l'a posée sur son cœur. Je lui ai expliqué que je cherchais la tombe d'un dénommé Paul qui avait été inhumé la veille. Il m'a écouté, l'air dubitatif, et brusquement il s'est mis à s'agiter.

« Monsieur Paul ! Ah, monsieur Paul ! »

Il portait ses mains à son front et secouait la tête, visiblement bouleversé par l'évocation de Pearsons. Puis il s'est retourné et m'a montré quelque chose du doigt. Au bout du cimetière, j'ai aperçu un attroupe-ment de femmes toutes habillées de blanc. Je me suis souvenu que, dans l'islam, les femmes ne pouvaient pas se recueillir sur la tombe le jour de l'enterrement.

Elles devaient attendre une journée avant de rendre hommage aux morts. J'ai marché jusqu'à elles, suivi de près par l'homme qui chuchotait des prières.

Je me suis arrêté à un mètre de la tombe qui n'était alors qu'un petit tas de terre encore fraîche. On n'avait pas posé de pierre et aucun nom ne figurait nulle part. J'ai attendu que les femmes finissent de se recueillir et j'ai essayé de me faire le plus discret possible. Mais plusieurs d'entre elles ont commencé à me regarder en biais et je voyais bien qu'elles se parlaient entre elles et que ma présence les incommodait. Brusquement, elles se sont mises à marcher, très vite, slalomant entre les tombes avec une dextérité incroyable. Je n'osais pas, dans ce lieu sacré, leur courir après, et l'homme qui me suivait s'est mis à me faire barrage. C'est alors que j'ai remarqué une très vieille femme qui peinait à se mouvoir et qui pleurait encore en quittant la tombe de Pearsons. Je me suis approché d'elle, couvert de sueur, balbutiant. Je lui ai expliqué qui j'étais et la raison de ma visite. Elle a haussé les épaules et elle a levé la tête vers moi, m'adressant un sourire énigmatique. Son visage buriné était marqué par les années. Ses yeux, qui avaient dû être splendides, avaient pris cette teinte bleutée que donne le grand âge.

Je lui ai offert mon bras, sur lequel elle s'est appuyée. Elle m'a raconté qu'elle avait toute sa vie servi « monsieur Paul ». Elle avait été son amie, sa secrétaire, sa cuisinière et à la fin, son infirmière. J'étais certain qu'elle avait aussi été sa muse et qu'il y avait un peu d'elle dans Aïcha ou dans Rim, les personnages les plus emblématiques de l'œuvre de Pearsons. Elle m'a raconté quelques anecdotes un peu vagues. Mais elle a refusé de me dire de quoi il était mort, ce qu'il avait fait de ses dernières années et où il avait vécu.

« Je voudrais aller chez lui. Est-ce que vous croyez que c'est possible ? »

La vieille a levé les yeux vers moi et elle s'est mise à rire.

« Je suis fatiguée maintenant. Je dois rentrer me reposer. »

Sa main a lâché mon bras et elle a ajouté :

« Il n'y a rien à savoir sur Paul Pearsons. Tout est dans ses livres. »

Elle s'est enfoncée dans la petite rue qui faisait face au cimetière et elle s'est perdue dans la foule. Pendant un instant, j'ai pensé la suivre, comme un vulgaire détective, mais le ridicule de ma démarche m'a sauté à la figure. Je suis resté là, sous ce soleil de novembre, idiot et désorienté.

Heureusement, j'avais pensé à apporter avec moi mes exemplaires de Pearsons et je me suis installé sur un banc, dans le jardin de la Koutoubia. Les jardins étaient très présents dans les œuvres du romancier. Ouvrir un de ses livres, c'était respirer l'odeur de la menthe, de l'orange et de la grenade. C'était humer l'air si particulier de Marrakech dans lequel se mêlent les effluves du crottin des chevaux qui tirent les calèches et la fraîcheur du jasmin et du citron. J'ai lu jusqu'à la nuit et ces récits étaient comme un guide de voyage. Dès qu'il parlait d'un lieu, j'essayais de m'y rendre. Et c'est comme cela que j'ai passé des heures dans les ruelles du souk et aux abords de la place Jemaa el-Fna.

Contrairement à ce que je pensais, Marrakech n'avait pas les défauts qu'ont tant de villes touristiques. On n'y a pas l'impression que son âme a été défigurée par les visiteurs, qu'elle n'est qu'un décor de carton-pâte dénué d'une authentique identité. Au contraire, la ville était traversée par son énergie propre, à la fois vibrante et

tranquille. L'énergie d'une ville où l'on pratique depuis des siècles à la fois le commerce et la contemplation. Une ville de caravanes et de récits mystiques. Une ville où les familles mangent, à la nuit tombée, sur de longues tables, des plats parfumés et envoûtants.

Le grand roman de Pearsons s'appelle *La Nuit de neige*. Il commence par une improbable tempête de neige sur la ville de Marrakech. Dans une scène d'une extraordinaire sensualité, l'écrivain y décrit les flocons, duveteux comme les plumes d'un poussin, qui tombent sur les remparts. Les charmeurs de serpents, les conteurs de la place, les vendeurs ambulants revêtent alors de grandes couvertures en laine tissées sur les flancs des montagnes, mais ils ne désertent pas. La vie continue dans cette ville soudain saisie par le froid. Le personnage principal, un peintre, passe ses nuits et ses jours sur la terrasse de sa maison, tentant de saisir au mieux cet instant magique. Ses mains et ses pieds sont gelés mais il ne sent rien, tant est grande sa passion pour ce paysage de maisons imbriquées, pour ces ruelles à peine éclairées. La maison ! Bien sûr. Je n'y avais pas pensé avant mais me revenait alors à l'esprit la fameuse « maison bleue » que Pearsons décrit dans ce livre. Un havre de paix entouré d'un petit jardin où pousse un datura extraordinaire, dont les fleurs, parfois, se mettent à parler. Cette maison bleue existait. J'en étais à présent persuadé.

J'ai arpenté la médina pendant des jours. J'ai rencontré des dizaines de passants qui tous prétendaient avoir connu celui qu'on appelait « monsieur Paul » ou l'« Anglais ». Il avait une vieille voiture, me disait-on, mais il ne savait pas conduire. Une femme était au volant et lui, dans d'indémodables costumes de lin, s'asseyait à l'arrière. Il avait la réputation d'un homme

d'une extrême discrétion et d'une générosité tout aussi grande. Le gérant d'un hammam de quartier m'a assuré que chaque fois que Paul apprenait que quelqu'un était dans le besoin, il lui faisait parvenir le nécessaire. Mais personne n'a voulu me donner l'adresse de sa maison ou me révéler des détails plus précis sur son quotidien. Chaque fois, mes interlocuteurs levaient les yeux au ciel et ils me quittaient avant même que je termine ma phrase.

Dans un poussiéreux magasin d'antiquités, perdu au fond d'une ruelle de la médina, j'ai eu la chance de tomber sur un exemplaire dédicacé de Paul. La dédicace était écrite en arabe et en français, d'une plume déliée et assurée. J'ai tout simplement bondi et je me suis rué sur le marchand.

« Où avez-vous eu ce livre ? »

— Il n'est pas à vendre, m'a-t-il répondu d'un air méfiant.

— Très bien. Dites-moi simplement comment vous l'avez eu.

— C'est le mien. Il m'a été offert par monsieur Paul. »

Hamid avait connu l'écrivain vingt ans auparavant. Ensemble, ils aimaient se promener dans les rues de Marrakech au petit matin et faire des pique-niques silencieux dans la vallée de l'Ourika, quand les grandes chaleurs s'abattaient sur la ville.

« Ces mots, me précisa l'antiquaire, il les mettait dans ses livres. »

Paul, m'a-t-il raconté, aimait se fondre dans la foule, traîner entre les étals des marchés aux abords des remparts. Il connaissait les moindres secrets de la ville, ses palais comme ses humbles maisons. Il avait fréquenté les plus célèbres habitants et il lui arrivait aussi de faire la sieste au fond d'une boutique de cuir ou dans le sous-sol

d'un modeste ébéniste. Hamid, à mesure qu'il parlait, semblait se radoucir et je profitai de son émotion pour lui demander :

« Et sa maison ? La maison bleue, où est-elle ? »

Hamid a fait semblant de ne pas entendre. J'ai honte de l'admettre aujourd'hui, mais j'étais si désespéré que je lui ai proposé de l'argent en échange de sa réponse. Il s'est levé et il m'a mis dehors.

J'ai marché longtemps dans les rues presque désertes de la médina. Le froid de la nuit s'était abattu sur la ville et je grelottais. De temps en temps, un scooter venait troubler le calme des ruelles. Un vendeur de viande grillée était encore ouvert et sa boutique minuscule diffusait de la musique. La ville ne me livrait pas ses secrets. Elle vivait, indolente et superbe, indifférente à mon enquête dont je percevais à présent toute la mesquinerie. Cette ville avait été sa maison. Ses habitants avaient été ses frères et les complices de son vœu de silence. Aucun n'avait accepté de le trahir et ses souvenirs me restaient inaccessibles. Je comprenais alors la passion qui transparaissait dans ses livres, passion pour cette cité joyeuse où l'on n'ignore pas la gravité.

Je n'ai pas rencontré Paul Pearsons. Je n'ai jamais vu la maison bleue. Mais je sais déjà que chaque année qui passera, je reviendrai à Marrakech.



LEÏLA SLIMANI est née en 1981, à Rabat. Journaliste et écrivaine, elle est l'auteure de *Dans le jardin de l'ogre* et de *Chanson douce*, qui a reçu le prix Goncourt.

TEXTES

Tahar Ben Jelloun
Adélaïde de Clermont-Tonnerre
Marc Lambron
Leïla Slimani

AVEC LA COLLABORATION ÉDITORIALE DE
Colombe Schneck

DIRECTION DE LA PUBLICATION
Catherine Bonifassi

DIRECTION ARTISTIQUE,
COORDINATION ÉDITORIALE ET RÉALISATION

CASSI EDITION
Vanessa Blondel
Camille Campet
Clara Coolen
Reine Marie Melvin
Mot.tiff
Marine Perrier
Grant Rosenberg
Sylvie Rouge-Pullon

Édition limitée.

Cet ouvrage a été tiré à 500 exemplaires
et achevé d'imprimer sur les presses de
Manufacture d'Histoires Deux-Ponts.

© 2018, CASSI EDITION

2 cité Dupetit-Thouars, 75003 Paris

Tous droits réservés.

Toute reproduction intégrale ou partielle
de l'ouvrage, par quelque procédé
que ce soit, est strictement interdite sans
l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN:978-2-9528-2062-2

Dépôt légal : mai 2018

Imprimé en France